



AUTOFICTION

LES DESSOUS
CHICS

JEAN-MARC DOUAY

Jean-Marc Douay

Les Dessous chics

© Jean-Marc Douay, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9517-5

Couverture : Détail tableau Babylone 92cmx65cm - encaustique acrylique-copyright JMDOUAY

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je dédie cet ouvrage à Isa, Mag, Charles, Georgette ma mère, Dominique mon frère, Dominique mon ange, et Charlotte Gainsbourg pour qu'elle veuille bien dire merci à ses parents de ma part.

Chapitre 1 – Le concert

J'étais bien ce soir-là, dans l'Auditorium Maurice Ravel de Lyon. Vraiment bien. J'avais enfilé un beau costume en lin acheté pour l'occasion, une chemise claire, des mocassins tressés. Je me sentais léger, presque insouciant, assis entre deux jolies filles.

Alice, la blonde était ma petite amie depuis quelques semaines. C'était elle qui m'avait invité à ce concert. À ma droite, Sophie sa cadette, une brune rieuse au regard vif, complétait ce tableau qui me donnait l'impression d'avoir été choisi par la chance. Je me laissais aller à quelques remarques discrètes, elles riaient. Le simple plaisir d'être entre elles suffisait à mon bonheur.

Puis la lumière changea. Un frisson parcourut la salle. Jane Birkin apparut, non pas par la scène, mais en passant derrière nous. Je la vis à peine, silhouette fluette qui avançait d'un pas décidé jusqu'au plateau. Ce passage furtif, presque intime, me fit croire un instant que j'étais complice d'un secret.

Les premiers morceaux se succédèrent : Lost Song, Physique et sans issue, Le Moi et le je, L'Amour de moi, Le Couteau dans le play. Je les écoutai distraitement. Ils m'étaient inconnus et je n'y attachai pas d'importance. Mon esprit flottait encore, absorbé par les chuchotements des deux sœurs, par la chaleur de leurs épaules frôlant les miennes. Tout semblait en place, fragile équilibre que rien ne pouvait troubler.

Et soudain, le silence s'épaissit, comme si la salle retenait son souffle. Quelques accords sobres de piano, posés comme des pas mesurés sur un parquet ancien. Une basse discrète, ronde, battant doucement, régulière comme un cœur. Puis les cordes s'étirèrent, fines, presque diaphanes, tissant un voile fragile dans l'air. La musique avançait avec retenue, comme si elle craignait de se briser en entrant.

Je sentis un frisson me parcourir. L'atmosphère devint feutrée, intime. Ce n'était pas encore une chanson, c'était une confidence murmurée par les instruments. Une élégance triste, une pudeur suspendue, tenue par un fil invisible.

Et dans cette attente fragile, j'eus soudain le sentiment qu'une vérité allait se dire. Une faille qu'on entrouvre, une blessure qu'on ose montrer. Sarah et Louis... La pensée traversa mon esprit comme une ombre. Leur absence dans

cette salle me serra la poitrine, puis se dissipa aussitôt.

Alors la voix de Birkin entonna Les dessous chics.

Ce fut un choc. Une déchirure. Mon souffle se coupa, une chaleur brutale monta dans ma poitrine, et je me sentis vaciller. En un instant, l'insouciance vola en éclats, le présent céda. La chanson me ramenait brutalement trois ans en arrière, à l'album Baby Alone in Babylone que j'avais écouté en boucle longtemps avant ce soir. La salle s'effaça. Les deux sœurs disparurent. Et je basculai dans un souvenir enfoui.

Dans l'auditorium, Jane chantait toujours. Mais moi, François Stutz, jeune architecte qui se rêvait peintre, j'étais ailleurs. Les larmes me prirent, irrépressibles. Je m'effondrai en pleurs sur mon siège, sans qu'aucune de mes compagnes ne s'en aperçoive. Elles continuaient à écouter, étrangères à la tempête qui venait de m'emporter.

Ce fut ainsi que tout commença : par une chanson, une faille, et le retour brutal d'un passé que je croyais scellé.

Chapitre 2 – L'aquarium

Transporté brutalement par les premières notes des Dessous chics, je me retrouvai ailleurs. Non plus dans l'auditorium, mais couché dans un lit aux draps rêches qui frottaient contre ma peau comme du papier sec. Ma tête, mes bras, mes mains étaient recouverts de pansements qui collaient légèrement, exhalaient une odeur aigrelette de pommade et de désinfectant.

J'ouvris les yeux. La chambre m'oppressa aussitôt. Les deux cloisons latérales, vitrées du sol au plafond, donnaient chacune sur un couloir, l'un pour les visiteurs, l'autre pour le personnel hospitalier. À gauche, en second plan une fenêtre ouvrait sur un parc lumineux. À droite, il n'y avait en ce moment présent que le vide blafard des néons, une lumière froide, sans ombre, qui faisait froid aux yeux. Mais ce qui me saisit, c'était la chaleur : l'air surchauffé de cette chambre aquarium, sans doute nécessaire à mes blessures. Il stagnait et m'enveloppait comme une couette invisible.

Je me sentais pris au piège, exposé de toutes parts, comme enfermé dans une vitrine sous une lampe brûlante.

Un élan me saisit : je ne pouvais pas rester là. J'arrachai la couverture du lit et la jetai sur mes épaules. Elle me donna l'allure d'un chef indien grotesque, vêtu d'un pyjama trop ample qui sentait la lessive bon marché. Je calai mon walkman sur mes oreilles et le mis en marche. *Baby Alone in Babylone* tournerait en boucle, mes doigts bandés si raides m'empêchaient tout autre geste. Mais ce souffle de musique me tenait debout, en particulier « les dessous chics ». Il fallait sortir. Respirer.

Je me levai, vacillant. Dès que j'ouvris la porte, une bouffée glaciale me heurta. Le contraste était brutal entre la chaleur protectrice de ma chambre et la morsure du couloir. Mes pieds nus collèrent au carrelage froid. Sarah et Louis. Leur souvenir, comme une braise douce, me réchauffa une seconde, avant de s'éteindre dans le courant d'air.

Mes mains bandées glissèrent sur la poignée, incapables de la saisir. Alors, dans un geste insensé, je coinçai le métal entre mes dents. Le goût âcre du fer emplit ma bouche. Je tirai de toutes mes forces. Un grincement me vrilla les oreilles, et la porte céda enfin. J'avançai dans le couloir comme un fugitif.

Mes pas claquaient sur le carrelage lisse, chaque écho me rappelant le vide

autour de moi. L'air glacé me mordait la peau, me coupait le souffle. Le silence régnait, coupé seulement par le ronron des néons et le martèlement de mon cœur. Pas une voix, pas un souffle humain. Au bout du couloir, un escalier. Je le descendis maladroitement, manquant de tomber, mais incapable de m'arrêter.

J'arrivai dans un vaste hall désert. Le plafond s'élevait très haut, l'air portait une odeur de pierre humide et de chlore lointain. Les murs blanchis à la chaux renvoyaient une lumière crue. Ce bâtiment avait été un couvent, devenu sanatorium, aujourd'hui centre de rééducation fonctionnelle, m'avait-on informé à mon arrivée. L'espace avait perdu les traces des prières, des souffles éteints.

Je m'approchai de la grande baie vitrée de l'entrée. Derrière, le parc s'étendait. La pelouse immense était couverte d'une mince couche de neige, scintillante sous le pâle soleil de cette fin d'hiver. Les cèdres du Liban, colosses immobiles, portaient eux aussi leur manteau blanc, comme des géants figés. L'air, dehors, paraissait plus vif, plus vrai, plus cruel aussi.

Je posai la joue et l'oreille contre la vitre glacée. Le parc m'appelait.

Je poussai la porte vitrée et franchis le seuil. L'air d'hiver me gifla aussitôt, mordant mes joues, s'engouffrant dans mon pyjama trop large. Devant moi, une large esplanade de gravier séparait le bâtiment de la pelouse enneigée. Le crissement sec du gravier sous mes pas me parut irréel, comme si j'avancais dans un rêve. L'esplanade se prolongeait en une allée descendante qui contournait la pelouse immaculée.

Plus bas, un escalier de pierre menait à la partie basse du parc. Là, deux cèdres géants dressaient leurs troncs majestueux, leurs branches poudrées de neige, colosses immobiles qui semblaient garder le lieu.

Une cloche sonna. Un seul coup sec, métallique, fendit l'air. Treize heures. Le son vibra en moi comme une lame.

Alors je la vis. Une petite vieille, silhouette vacillante, avançait droit vers moi, châte sur les épaules. Ses yeux se plantèrent dans les miens. Pas un mot. Juste ce regard lourd, insistant, qui m'accompagna jusqu'à ce qu'elle me croise sans ralentir.

Je repris ma marche, troublé. Plus loin, une autre silhouette apparut. Puis une autre encore. Et encore une. Elles surgissaient l'une après l'autre, comme appelées par la cloche. Vieilles femmes en procession muette.

Je me sentis cerné. Mon souffle s'accéléra, ma bouche s'assécha, mes tempes

battaient. Le ciel blafard, les arbres enneigés, la blancheur de mes pansements se brouillaient. J'avais l'impression d'être pris dans un rituel dont j'ignorais les règles.

— Monsieur Stutz !

La voix fendit l'air. Je me retournai. Une infirmière courait vers moi, blouse claire flottant dans le vent. Elle agitait les bras, me faisant signe de revenir.

J'hésitai encore. Mais ses mains fermes saisirent mon épaule. Elle m'entraîna sans douceur vers le bâtiment.

Je franchis les portes vitrées. Le gravier cessa de crisser. Le parc enneigé disparut derrière moi comme une illusion. Quelques instants plus tard, j'étais de nouveau dans ma chambre aquarium, la chaleur protectrice m'enveloppant à nouveau. La couverture glissa de mes épaules. Je retombai sur le lit, le goût métallique de la poignée encore sur mes lèvres.

Chapitre 3 – La piscine

Couché sur le lit de ma chambre aquarium, je sentais revenir une peur sourde, celle qui m'avait hanté durant les semaines passées en réanimation. Plus que mes brûlures, plus que la douleur, ce qui me rongait, c'était l'idée de perdre Sarah et Louis. Sarah, ma compagne anglaise à la voix douce, avec qui je vivais. Et son fils, notre petit Louis, que j'aimais comme si c'était le mien, pas plus haut que trois pommes, dont le rire résonnait encore en moi comme une clochette claire. Chaque fois que mes paupières se fermaient trop longtemps, je craignais de ne plus jamais les revoir. La perspective de leur absence m'était plus insupportable que la souffrance de mon propre corps.

Je me remis alors à dérouler le fil des jours depuis mon départ du pavillon I de l'hôpital Edouard Hériot. Tout me revenait en fragments, comme des diapositives trop vives.

Le trajet d'abord, étendu à l'arrière de l'ambulance, sur l'axe médian du tunnel sous Fourvière. Sirène et gyrophare en continu. Les lumières bleues passaient comme des éclairs, me faisant craindre un choc frontal avec les véhicules venant en sens inverse. Après deux mois et demi allongé sur un lit en réanimation grand brûlé, j'étais terrifié par la vitesse. Je maudissais le chauffeur, rien ne pressait, j'avais tout mon temps, pas lui.

Puis ce fut ma première nuit. Un aide-soignant, grand gaillard à la voix douce, s'était assis près de moi. Il avait pris le temps de parler, de plaisanter même, comme pour m'arracher à ma peur. Son visage m'avait semblé bienveillant, presque fraternel.

Le lendemain, je rencontrai ma kiné. Une jeune femme douce. Elle me fit asseoir en face d'elle. Elle était aveugle. Elle me saisit les mains, et d'une délicatesse infinie palpa chacune des phalanges de mes doigts. Aucune ne plia. Ils restaient désespérément raides.

— Ne vous inquiétez pas, on va y arriver, pour ne rien vous cacher, ça risque de prendre du temps.

— Combien ?

— J'n'en sais rien, ça dépend beaucoup de vous. La thérapie consiste à exercer une pression longue et soutenue sur chacune des phalanges, plusieurs heures par jour.